
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 4 (1976)

DOI: 10.11588/fr.1976.0.48840

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

den sächsischen Hagiographen (S. 141–47) behandelt: Notker Balbulus († 912) (S. 149–58) wie auch der Poeta Saxo (S. 158–65), die durch die historisierende Rückschau auf die vergangene Größe des Reiches unter Karl d. Gr. dem Reichseinheitsgedanken verbunden sind. Es kann kaum Zweifel darüber bestehen, daß sie die Einheit durch die ostfr. Herrscher (Karl III., Arnulf) erfüllt sehen wollten. Abgeschlossen wird die Arbeit durch Zeugnisse für die imperialen Zielsetzungen in der nächsten Umgebung Ludwigs d. Kindes (S. 166–74) und einen Ausblick auf das *regnum Italiae* (S. 175–78).

Wenngleich man sich eine Aussage auch zu den für dieses Thema unterschiedlich zu bewertenden literarischen Gattungen gewünscht hätte, bleibt es dennoch das besondere Verdienst der Untersuchung von Ursula PENNDORF, den Auflösungsprozeß des karolingischen Reiches in den literarischen Äußerungen aufgezeigt und damit einen wesentlichen Beitrag zum inneren Verständnis dieser Zeit geliefert zu haben.

Das ausführliche Literaturverzeichnis ist zu ergänzen: Eugen EWIG, Beobachtungen zur politisch-geographischen Terminologie des fränkischen Großreiches und der Teilreiche des 9. Jahrhunderts, in: Spiegel der Geschichte. Festgabe f. Max BRAUBACH, Münster 1964, S. 99–140; Walter SCHLESINGER, Zur Erhebung Karls des Kahlen zum König von Lothringen 869 in Metz, in: Landschaft und Geschichte. Festschrift f. Franz PETRI, Bonn 1970, S. 454–75, wiederabgedruckt in: Königswahl und Thronfolge in fränkisch-karolingischer Zeit, Darmstadt 1975 (Wege der Forschung 247) S. 287–324. Berichtigt werden muß: Die Professio Hinkmars (S. 36 Anm. 249) ist in der Edition von Ernst PERELS, MGH Epp. 8/1, S. 1 zu benutzen, ebenso wie die beiden Hinkmarbriefe (S. 47 Anm. 330) ebd. S. 60 und 62.

Thomas GROSS, Gießen

Georg JENAL, Erzbischof Anno II. von Köln (1056–1075) und sein politisches Wirken. Ein Beitrag zur Geschichte der Reichs- und Territorialpolitik im 11. Jahrhundert, 2 vol., Stuttgart (Hiersemann) 1974, 427 p. (Monographien zur Geschichte des Mittelalters. Bd. 8).

Fils d'un petit noble souabe, né vers 1010, Annon reçoit une formation cléricale et intellectuelle au chapitre de Bamberg. Ayant passé l'âge de vingt ans, il complète son instruction à l'école cathédrale de Paderborn, puis revient environ cinq ans plus tard à Bamberg où il est écolâtre. L'entrée au chapitre atteste de ses qualités, car elle est normalement réservée aux plus nobles et aux plus éminents, la valeur intellectuelle compensant ici ce qu'avait de modeste l'origine paternelle d'Annon. Ce dernier est près de la quarantaine, quand il entre à la chapelle royale sous le règne de Henri III. Il est un homme expérimenté et bien en cour quand il est appelé par son roi à occuper le siège archiépiscopal de Cologne le 11 février 1056, devenant par là même l'archichancelier d'Empire pour l'Italie.

Peu de temps après la mort de Henri III, survenue en octobre de la même année, Annon se préoccupe avec quelques grands de Lotharingie d'assurer dans ce pays la défense de l'Empire, tombé aux mains d'une femme et d'un enfant de six ans. Mais Annon demeure en arrière. Il prend sans doute de plus en plus d'ascendant et son goût

du pouvoir s'affirme à la faveur des succès remportés aux dépens des comtes palatins de Lorraine. En 1059, il place – ou agit de façon à imposer son neveu sur le siège de Halberstadt. Soudain, au début de 1062, avec quelques complices (comte de Brunswick, duc de Bavière), il enlève le jeune roi de douze ans et le garde auprès de lui à Cologne, soi-disant pour assurer son éducation et sa sécurité. Dès lors Annon prend en mains le gouvernement de l'Etat (*res publica*, disent les annalistes), mais il lui faut accepter de le partager avec son collègue de Brême, Adalbert. Annon joue un rôle capital dans les relations entre l'Empire et la papauté et dans le schisme qui oppose Alexandre II et Cadalus. Il envoie en Italie son neveu Burcard de Halberstadt pour y mener une enquête. Au concile de Mantoue (mai-juin 1064), Annon aide Alexandre II à l'emporter sur son adversaire. En 1063, il fait donner à son Eglise la none des revenus impériaux; à la fin de l'année, il élimine l'archevêque-élu de Magdebourg, Frédéric, pour imposer son propre frère, Werner. En 1065, les relations d'Annon et d'Alexandre II sont très étroites. Le 29 juin, l'archevêque arrache au jeune roi la cession de l'abbaye de Malmédy, séparée en l'occurrence de Stavelot. Mais depuis le 29 mars, Henri IV, âgé de quinze ans et qui a ceint le glaive, marque ses distances à l'égard de l'encombrante tutelle de son ravisseur. L'influence de l'archevêque Adalbert remplace celle d'Annon et devient prépondérante. Alors les grands réagissent et l'accusant de «tyrannie», le font écarter à son tour en janvier 1066. Au reste Annon avait pris lui-même la tête de l'opposition. L'archevêque de Cologne retrouve une des premières places, mais pas le rôle dirigeant des années 1062–1065. Il se met dans une situation difficile quand il prétend imposer aux Trévirois son neveu Conrad (mai 1066): ce dernier est saisi et même mis à mort; personne ne soutient Annon dans son désir de vengeance. Au demeurant, son influence est en net recul durant les années 1066–1072. En 1071, il doit rétrocéder Malmédy. La mort de son concurrent Adalbert (mars 1072) lui rend de l'importance, mais il renonce à jouer les premiers rôles. En effet, la révolte des Saxons est menée en particulier par le frère et le neveu d'Annon, l'archevêque de Magdebourg et l'évêque de Halberstadt, mais aussi par Otton de Nordheim, duc de Bavière, complice et ami d'Annon. L'archevêque reste néanmoins en bons termes avec le roi et devient un intermédiaire en raison de son expérience politique. Il meurt le 4 décembre 1075.

G. JENAL déclare qu'il a pu songer à reprendre l'histoire d'Annon II de Cologne parce que W. OEDIGER avait fourni les régestes complets des archevêques des origines à 1099 et que J. SEMMLER avait étudié la fondation et l'essor du monastère de Siegburg fondé par Annon. Dans la réalité il ne donne pas l'impression d'utiliser en priorité des travaux récents. Il fait porter son effort sur une exploitation systématique et quantitative des diplômes impériaux. Son propos étant de n'examiner que l'attitude politique d'Annon, il parvient à déceler les moments forts de l'influence de l'archevêque et la part de ses «concurrents» en fonction du nombre de leurs interventions dans les diplômes (sur le sens des interventions à cette période, voir l'étude récente d' A. GAWLIK: *Intervenienten und Zeugen in den Diplomen Kaiser Heinrichs IV.*). Il nous fournit des décomptes précis, agrémentés de graphiques, pour trois périodes: 1062-mars 1065, mars 1065-janvier 1066, janvier 1066-mars 1072, ce qui lui permet d'évaluer le «poids» relatif d'Annon, d'Adalbert de Brême, de Sigefroid de Mayence, de Burcard d'Halberstadt, d'Eberhard de Naumburg, de Hermann de Bamberg, de l'impératrice

Agnès ou du duc Otton de Bavière. Les graphiques ne nous ont pas paru d'une clarté exemplaire; un tableau de chiffres aurait sans doute suffi largement; en tout état de cause, ce dénombrement est intéressant par les conclusions qu'il suscite. L'analyse de G. Jénal donne des résultats positifs et permet par exemple à propos de l'année 1069 de supposer qu'Annon, absent des sources littéraires, mais fréquent intervenant, n'a pas perdu de son importance.

Pour neuve qu'elle se veuille, l'étude de Jénal ne nous a cependant pas paru totalement satisfaisante. Nous nous arrêterons à deux aspects: la méthode d'analyse choisie et le personnage d'Annon. L'auteur a partagé son travail en deux chapitres d'inégale longueur: le premier traite des relations d'Annon avec la Lotharingie (150 pages) et le second de sa place dans la politique impériale (250 pages). On comprend bien l'intention de distinguer l'influence locale et le rôle dans l'Empire et l'Italie, mais une telle compartimentation conduit à des répétitions et des anticipations. L'analyse porte successivement sur les rapports qu'a eus (ou n'a pas eus) Annon avec les ducs de Basse- et de Haute-Lorraine, puis avec les prélats de Cambrai, Utrecht, Liège, Munster, Trèves, Metz, Toul, Verdun. Sauf pour Liège et Trèves, il n'y a rien à retenir de cette revue de détail. Pour Toul, Jénal a ignoré la carrière de Pibon à Bamberg, où Annon fut écolâtre, et à Halberstadt, auprès de son neveu; Pibon fut chancelier durant plus d'un an en 1068–1069 et fréquenta certainement Annon avant de devenir évêque en Lorraine; c'est même à l'influence de l'archevêque que Pibon aurait dû, dit-on, d'obtenir un siège épiscopal. La réunion d'Andernach, où Annon retrouva son collègue de Trèves, le duc Godefroid et le comte palatin en 1056 est mentionnée à quatre reprises; les succès et les échecs d'Annon dans l'affaire de Malmédy sont expliqués par des analyses qui prennent place dans le second chapitre. Le découpage systématique bafoue la chronologie et impose des conclusions partielles et une conclusion générale qui ne restituent qu'imparfaitement l'histoire d'Annon. Une étude chronologique ponctuée par l'analyse des diplômes aurait mieux permis de comprendre l'ascension et le recul d'Annon avec leurs conséquences sur les succès et les échecs de sa politique. L'«affaire» de Malmédy, traitée dans les pages 56 à 110 et qui se termine par l'échec «lorrain» d'Annon (1071) est examinée avant la lutte couronnée de succès de l'archevêque contre la famille du comte palatin (1061–1062). Dernier point: nous nous sommes interrogé sur l'utilité de donner en traduction plus ou moins fidèle dans le texte et en latin dans les notes la presque totalité de plusieurs sources traitant du même sujet; cela n'était pas indispensable; l'exploitation dans le texte de sources rappelées en notes pour les points discutés aurait pu suffire.

Le personnage d'Annon, campé en introduction et en conclusion générale, perd beaucoup de sa force et de son originalité à être découpé en tranches. La restriction de l'étude au domaine politique ne dispensait pas de faire de plus larges allusions à son attitude religieuse, notamment à propos de la réforme monastique: à quoi dès lors servait le travail de J. SEMMLER sur Siegburg? Pourquoi ne pas établir dans les études sur Malmédy (p. 103–109) une relation entre l'activité réformatrice d'Annon en 1071 et l'abandon de l'abbaye contestée, sans attendre la page 355?

L'action et le caractère de l'archevêque de Cologne forment un tout. Il faut l'étudier en bloc. Il est par ailleurs l'illustration d'un groupe social et d'une couche politique dirigeante à un certain moment de l'histoire impériale et cela, on ne le sent guère. An-

non est de modeste extraction, mais il est intelligent et capable: à cause du premier point, son ascension est lente (chapelain de la cour et prévôt de Goslar à près de 40 ans, archevêque à 45!); en raison de ses capacités intellectuelles, il devient archevêque. Il dirige une métropole de grande importance; son siège le place parmi les premiers de l'Empire, premier dans l'Eglise, premier parmi les grands, avant les ducs. C'est avec les archevêques de Brême et de Mayence qu'il gouverne. L'Eglise impériale, forgée par Otton Ier, consolidée par Otton III et Henri II, est à son apogée. Les principautés épiscopales déjà riches, sont renforcées: Adalbert pour Brême et Annon pour Cologne font sceller par le jeune roi qu'ils tiennent en mains les diplômes qui leur donnent abbayes et revenus. Annon intervient efficacement et même violemment dans les élections épiscopales: à son neveu, Halberstadt en 1059; Magdebourg en 1065 à son frère pour lequel on chasse l'archevêque déjà élu par les chanoines; à son parent, Trèves en 1066. Dans ce dernier cas, il y a réaction d'autant plus brutale que le pouvoir d'Annon a reculé, mais Annon ne comprend pas qu'on lui résiste, en appelle à ses confrères, au pape. Sa politique locale est à courte vue, mais efficace: il prend Malmédy à l'abbé de Stavelot, arrache par des procédés sans scrupules des biens du comte palatin et de sa famille en faveur d'églises de Cologne et au détriment de l'abbaye de Brauweiler. Il faut tout cela pour grandir le siège de Cologne.

Toute la carrière politique d'Annon démontre, autant que son habileté diplomatique et son intelligence rusée, son ambition, son avidité et sa violence. L'affaire de Malmédy, admirablement relatée par un texte fameux, sans doute partial, mais ô combien vivant, éclaire plus que tout le personnage, son action sur le roi et ses amitiés; elle pose en termes brutaux le problème constamment présent dans l'histoire germanique du rôle des grandes abbayes, de leurs propriétaires et de leurs avoués. Stavelot dans le diocèse de Liège a la prééminence sur Malmédy, du diocèse de Cologne, à laquelle commandent et son abbé et son avoué. Quelques jours après qu'il a confirmé cette situation, Henri IV (il a quinze ans!) se laisse arracher la donation de Malmédy à Cologne. L'abbé des deux monastères, Thierrî, gouverne aussi à ce moment-là Saint-Maximin de Trèves; son avoué pour Stavelot est le pacifique duc Frédéric, pâle cadet de la lignée de Luxembourg; l'avoué de Saint-Maximin est le comte de Luxembourg Conrad, personnage d'autorité. Annon fortifie Malmédy et la place sous la protection de Conrad, face à son oncle Frédéric, avoué de Stavelot. Peu après, le duché de Basse-Lotharingie et l'avouerie de Stavelot passent à Godefroid le Barbu; c'est le roi qui a fait la concession, mais fin 1065, Annon l'emporte encore. Godefroid est un complice du prélat plus qu'un ami. En 1056, il a débattu en Lorraine de l'état de l'Empire alors que le duc en titre était Frédéric de Luxembourg. En Italie, Annon a été en relations avec Béatrice de Toscane, la seconde épouse de Godefroid. En 1066, les moines de Stavelot, qui traînent avec eux la relique de saint Remacle et contre l'avis de leur abbé, mènent grand tapage à la cour d'Aix: Godefroid a promis de les aider, mais ne veut pas contrarier Annon; il incite l'archevêque à quitter la cour et déclare ensuite de ne rien pouvoir faire en son absence. Plus tard Annon, malade, refuse de céder aux menaces du saint patron de Stavelot; désavoué par le pape et par Conrad de Luxembourg, il donne l'avouerie à un simple seigneur, s'accroche, mais doit céder à la volonté du roi en 1071. Cette affaire illustre bien la carrière d'Annon, ses hauts et ses bas, ses manières et son entregent.

Depuis de nombreuses années l'édition des diplômes, l'exploitation des listes d'intervenants et de témoins, l'analyse du style et du vocabulaire ont pris le pas sur les récits: annales trop sèches et d'une précision discutable, hagiographie partielle, lettres orientées, miracles marqués par des interprétations douteuses, et pourtant c'est bien là, avec eux, que l'on atteint véritablement à la connaissance la meilleure du milieu et des hommes. W. JENAL a montré que le dénombrement systématique dans les diplômes ajoute quelque chose aux sources littéraires; l'usage qu'il a su faire d'elles en même temps convainc, s'il était nécessaire, de leur réelle valeur.

Michel PARISSÉ, Nancy

Epistolae duorum amantium. Briefe Abaelards und Heloises? Edition und Untersuchungen von Ewald KÖNSGEN, Leiden-Köln (Brill) 1974, 8°, XXXIII-137 S., 2 Tafeln (Mittellateinische Studien und Texte VII).

Im Jahre 1967 entdeckte D. SCHALLER auf einer Bibliotheksreise durch Frankreich in der Handschrift Troyes BM 1452 (Clarevall. saec. XV) Exzerpte eines umfangreichen Liebesbriefwechsels, überschrieben *Ex epistolis duorum amantium*, deren Edition er seinem Schüler E. KÖNSGEN überließ. Die kritische Edition und überaus sorgfältige Untersuchung der an historischen Aussagen kargen Texte, mit der schließlichen Erwägung, ob es sich vielleicht um frühe – um 1117/1118 – Briefe Abaelards und Heloises handle, lag im Herbst 1972 der Philosophischen Fakultät der Universität Bonn als Dissertation vor. Ihr Titel: »Eine lateinische Liebesbriefsammlung des Hochmittelalters – Troyes BM 1452 (Clairvaux O b XIII)« entsprach in seiner Sachlichkeit der Arbeitsweise des Verfassers. Es ist bedauerlich, daß sie für den Druck – es wurde ein Wortindex hinzugefügt – nun mit einem neuen Titel versehen wurde. Es geht hin, daß der Obertitel nur scheinbar Zitat ist, wenn auch eben der Überschrift *Ex epistolis duorum amantium* K. ein erstes scharfsinniges Kapitel (S. 75–80) seiner Untersuchungen widmet. Welche Folgen aber wird dieser Untertitel haben?

K. gliedert seine Arbeit in drei Teile: Die Handschrift und ihr Schreiber (S. IX–XXXIII), die Edition der Briefe und Exzerpte (S. 1–63) und deren Untersuchungen (S. 75–103). Die Handschrift wurde in den siebziger Jahren des 15. Jahrhunderts von Johannes de Vepria geschrieben, der später (1480–1499) Prior von Clairvaux war. Auf 168 Blättern enthält sie neben Ciceros *De officiis* Briefsammlungen von Autoren der Spätantike (Cassiodor, Sidonius Apollinaris, Ennodius, Cyprian), des 13. Jahrhunderts (Transmund, Johannes von Limoges), die »*Epistolarum formulae*« des Löwener Rhetoriklehrers Carolus Virulus († 1493), Exzerpte aus Buch I und IV der »*Gesta Regum Anglorum*« des Wilhelm von Malmesbury – zwei dort eingeschobene Widmungsbriefe an Bruder und Tochter der Königin Mathilde († 1118) edierte K. in DA 31 (1975) 204–214 – und, fol. 159r–167v, die Exzerpte aus den Liebesbriefen. Die eingehende Untersuchung der Handschrift, von Leben und Werk ihres Schreibers, erbringt keinerlei Aufschlüsse hinsichtlich der Briefe.

K. zählt 113 Briefe, wobei nr. 38 zweimal (a, b, c) und nr. 112 einmal (a, b) unterteilt